

ROBINSON ET NATHANAËL OU L'EXPÉRIENCE DE LA SOLITUDE COMME INITIATION AU PRIMORDIAL

par Elena PESSINI (Parme)

Il pourrait sembler au premier abord étrange et quelque peu inattendu de rapprocher deux personnages tels que Nathanaël et Robinson, le premier personnage de Tournier^[1] et l'un des derniers personnages de Marguerite Yourcenar, Robinson évoluant au sein d'un roman touffu, complexe, défini par de nombreux critiques, et selon les vœux mêmes de l'auteur, comme roman philosophique^[2] et Nathanaël protagoniste, mais le mot lui va si mal, d'une histoire en sourdine, d'un récit bref, essentiel^[3]. Et pourtant, plus je m'intéressais au sort de Robinson, à cette histoire née en 1719 de la main de Daniel Defoe et magistralement reprise et renversée par Tournier, plus leurs points de contact me paraissaient nombreux et d'importance. Il s'agit bien dans les deux cas de deux hommes qui s'enfuient, qui prennent la mer en guise de grand-route, l'un peu soucieux de la malédiction paternelle, l'autre convaincu d'avoir commis un crime irréparable. Deux histoires de marins, donc, deux

[1] Michel Tournier publie son premier roman *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* en 1967. Pour célébrer son entrée en littérature, qu'il effectue assez tard, Tournier se situe dans la longue tradition des parrains de Robinson et, comme le titre de l'œuvre ne l'indique pas, donne naissance à un nouveau naufragé.

[2] Cet aspect du texte est, entre autres souligné par Gilles Deleuze dans *Michel Tournier ou le monde sans autrui*, (*Logique du sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1969, p. 350, 372).

[3] *Un homme obscur*, dans *Comme l'eau qui coule*, Paris, Gallimard, 1982.

récits d'errance complétés par le récit d'une permanence, une permanence insulaire où se dessinent les affinités entre les deux personnages, où les deux visages finissent par se superposer pour aboutir à la même incroyable découverte: l'intuition bouleversante d'un monde qui se situe en retrait des apparences, où les valeurs essentielles se moquent des menues précisions, des rigides cloisons posées par les hommes. La révélation de ce monde primordial, d'avant les masques, d'avant les hiérarchies et les différences établies selon les paramètres du sexe, de la richesse, de l'érudition, a lieu pour les deux hommes par la voie de parcours différents mais au sein du même espace clos, l'espace insulaire, les Limbes du Pacifique pour Robinson et une île frissonne pour Nathanaël.

La ressemblance entre les deux personnages n'apparaît pas immédiatement, elle ne se laisse apercevoir qu'au fil du texte de Tournier car l'auteur, avant de se livrer à une déconstruction de l'œuvre de Defoe, avant de nous soumettre un texte inversé, retourné comme un gant, met sa plume sur les traces de celui qui donna le jour au célèbre mythe littéraire et colle à l'hypotexte. Tournier brosse au début de son livre le portrait d'un très orthodoxe Robinson, subissant les mêmes affres et les mêmes angoisses que son homonyme créé au XVIII^e siècle, se livrant aux mêmes manies de classification, d'ordre, de comptabilité, reproduisant en tous points les habitudes de l'industrielle et naissante bourgeoisie anglaise. Robinson veut tout régler et dans ce désir frénétique d'organisation il semble même dépasser la rigueur de son prédécesseur anglais. Il n'imagine pas d'autre salut possible sinon la reproduction des gestes qui distinguent l'homme de l'animal, un animal qu'il a bien failli devenir au début de son aventure, dans ses crises de désespoir, dans les moments de total abandon, de chute libre, de second naufrage, spirituel cette fois, où le personnage perd son identité, ses forces pour se laisser aller à la folie.

Il se déplaçait de moins en moins et ses brèves évolutions le ramenaient toujours à la souille. Là, il perdait son corps et se délivrait de sa pesanteur dans l'enveloppement humide et chaud de la vase, tandis que les émanations délétères des eaux croupissantes lui obscurcissaient l'esprit. Seuls ses yeux,

son nez et sa bouche affleuraient dans le tapis flottant des lentilles d'eau et des œufs de crapaud.^[4]

Pour lutter contre ce gouffre dont il a mesuré l'ampleur, Robinson devient colonisateur, organisateur, régisseur d'un monde qu'il entend dominer. Il bâtit de ses mains une solide maison, baptise son île, l'exploite, la cultive, construit une clepsydre, non seulement pour compter les jours qui passent mais pour établir un contact entre lui et le temps de ses semblables, ceux qui sont restés de l'autre côté de l'océan.

Cette clepsydre fut pour Robinson la source d'un immense réconfort. Lorsqu'il entendait – le jour comme la nuit – le bruit régulier des gouttes tombant dans le bassin, il avait le sentiment orgueilleux que le temps ne glissait plus malgré lui dans un abîme obscur, mais qu'il se trouvait désormais régularisé, maîtrisé, bref domestiqué, lui aussi, comme toute l'île allait le devenir, peu à peu, par la force d'un seul homme (VLP 66–67).

Il va jusqu'à dresser une Charte et un Code Pénal de l'île Speranza où les articles soigneusement numérotés et complétés de scolies prouvent sa manie de précision.

Lui aussi fréquentateur d'îles, des Barbades à Saint-Domingue, Nathanaël, mis en relation avec ce Robinson industriel, anxieux de soumettre aux lois de son monde d'origine une nature tropicale, fait figure au contraire d'anti-Robinson. Les yeux grands ouverts sur le nouveau monde, il s'offre aux sensations nouvelles, aux spectacles jamais imaginés et laisse ses sens battre au rythme insulaire. Une halte plus longue que les autres mérite qu'on s'y arrête car elle s'impose comme véritable parodie de la Robinsonnade et souligne l'abîme qui sépare le regard de Robinson et le regard de Nathanaël portés sur ce qui les entoure. La parenthèse du séjour sur l'île Perdue creuse le fossé entre les deux personnages. Avant d'arriver

[4] Michel Tournier, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*, édition revue et augmentée, Paris, Folio, coll. "Livres de Poche", 1972, p. 38. Les indications de page précédées du sigle VLP renvoient à cette édition.

sur cette île Nathanaël conduit par le hasard en a abordé d'autres, pour de brefs passages, pour des escales de ravitaillement. Cette fois c'est après un naufrage qu'il est conduit une nouvelle fois à fouler le sable, mais le rescapé, seul survivant, n'a pas échoué en un lieu désert. Il ne devra pas fournir les terribles efforts qu'ont dû accomplir avant lui ceux que la mer avait rejetés dans un lieu de désolation; il ne s'agit pas pour lui de trouver de quoi se nourrir ou de quoi se loger, ce qui sert à sa survie lui est offert par une des familles qui l'accueille mais l'existence n'y est pas moins difficile. Plus que des hommes ce sont des fantômes qui la peuplent, des fantômes qui probablement n'en repartiront jamais, des Robinsons manqués puisqu'ils n'ont pas su recréer une forme de vie satisfaisante et qu'ils ont définitivement renoncé au retour. Dans cette prison entourée d'eau tout rappelle la mort et a son odeur, la mort par exemple des animaux qu'on sacrifie sans chercher à leur épargner la moindre souffrance.

Nathanaël avait pris en dégoût les alentours de la hutte, tellement foulés aux pieds que l'herbe n'y poussait plus. Les peaux suspendues à des pieux semblaient des scalps; le poisson séché puait sur des claies^[5].

La communauté qui y habite ne fait en réalité qu'y survivre; le contact est inexistant entre la nature, la faune, la flore et les hommes. C'est un artifice de civilisation, de société qui régit les rapports bien primitifs, le troc représente presque exclusivement la nature des échanges. Il est clair que les hommes n'y meurent pas d'être loin des autres, du monde qui bouge, mais de n'avoir pas su entrer en relation avec ce qui les entoure. Les descriptions des épisodes de chasse et de pêche insistent volontairement sur cette séparation, semble-t-il définitive, entre le monde des hommes et celui de la nature. Les habitants de l'Ile Perdue, au lieu de se tourner vers la terre qui les abrite, regardent vers la mer en espérant qu'elle leur apportera, grâce

[5] Marguerite Yourcenar, *Un homme obscur*, in *Œuvres Romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, p. 933. Les références précédées du sigle *OR* renvoient à cette édition.

aux naufrages, quelques miettes de civilisation. Dans des conditions naturelles difficiles, la simple reproduction des modèles de la société d'origine, vouée à l'échec, est remplacée par un pis-aller et Nathanaël n'y trouve pas sa place. Le narrateur, qui nous raconte depuis le début de la nouvelle l'histoire du jeune homme, a dessiné les traits d'un individu dont les chroniques ne remarqueront pas l'existence mais qui se caractérise par un très fort désir d'authenticité. Tandis que ses sauveurs continuent à mettre en scène une existence grise et terne, que seuls quelques ustensiles, reliques d'un naufrage, ont le pouvoir de raviver, Nathanaël colore l'Ile Perdue de toutes les teintes qu'il semble être le seul à remarquer, le rouge et le bleu des fruits, l'or du miel, les tons fauves de l'automne. L'île que nous renvoie le regard du jeune marin est une autre île, aux teintes fortes, il voit autrement et sait regarder ailleurs. Dès son départ de Greenwich, le village où il est né, dès le début de son errance, et à chaque nouvelle île abordée, cette façon particulière d'observer ce qui l'entoure est mise en évidence. Il ne perd rien des spectacles naturels qu'il rencontre, observe les particularités de chaque population, mais au-delà des différences le regard vierge de Nathanaël cherche les points de contact, veut se débarrasser du superflu pour aller à l'essentiel. Et l'essentiel ne s'embarrasse pas des distinctions liées aux couleurs de peau. Nathanaël éprouve une profonde pitié pour les esclaves noirs qu'il rencontre au cours de ses escales, mais c'est leur rire sonore, la pulsion de vie qui les anime dont il garde le souvenir.

Malgré leur peau déchirée, il leur arrivait souvent de rire en montrant leurs dents blanches. À l'heure la plus chaude, quand les contremaîtres eux-mêmes s'étendaient à l'ombre, Nathanaël riait et baragouinait avec eux. (OR 921)

Son approche des paysages naturels ne s'embarrasse pas de lyrisme ou de souvenirs littéraires:

Nathanaël se ressouvenait vaguement de bois inviolés au bord de sanctuaires dont parle Virgile, mais ces lieux-ci ne semblaient contenir ni anciens dieux, ni fées ou lutins tels qu'il avait cru parfois en voir dans les bocages de

l'Angleterre, mais seulement de l'air et de l'eau, des arbres et des rochers.
(OR 922)

Les îles sont les unes après les autres le lieu d'un apprentissage, mais ce récit qui commence comme un roman de formation où le héros s'essaie à l'aventure pour accumuler une expérience et devenir plus sage échappe vite aux lois du genre^[6]. Nathanaël porte en lui, dès le début, toutes les intuitions que ses voyages et, plus tard, ses permanences, ne feront que lui confirmer. Chaque amarrage permet à celui qui sait voir d'accumuler les images, la beauté des filles des îles, mais aussi les impressions de souffrance qui le touchent directement parce qu'elles concernent ses semblables. Le lecteur assiste, au fil des îles, à un étrange processus. Nathanaël d'un côté accumule ses souvenirs, mais c'est ce qui retient le moins notre attention, et de l'autre se dépouille sans peine de cette épaisse écorce dont ses semblables ont tant de mal à se défaire. Et à ce pro-

[6] "Tout voyage, pour être tel, demande un départ, un parcours et un point d'arrivée: plus en détail, un voyage qui soit formateur peut se définir comme cet itinéraire qui, comportant l'abandon du rassurant milieu originel, dépasse le voyageur, lui imposant des épreuves présumées utiles avant qu'il assume, à la conclusion du voyage, une identité sociale. Dans la culture européenne, ce type de voyage a pris la forme du «Grand Tour», une sorte de pèlerinage culturel et spirituel sur les traces du passé que les jeunes nobles des XVIII^e et XIX^e siècles s'offraient, [...] parachevant leur éducation sans négliger les plaisirs offerts par le présent. On trouve des traces de cette tradition dans la famille de Marguerite Yourcenar: ses grands-oncles maternels, Rémo et Octave Pirmez, ainsi que Michel-Charles, le grand-père paternel, témoignent de cette passion des voyages qui affecta ensuite Michel de Crayencour et sa fille Marguerite. Si Nathanaël ne peut pas aspirer à un Grand Tour puisqu'il n'est ni riche ni noble et que sa culture est trop mince pour qu'on puisse penser à la compléter, on peut toutefois lui trouver des compagnons d'aventures dans l'univers littéraire, de Candide à Wilhelm Meister, d'Hadrien à Zénon; il reste à voir si le voyage de Nathanaël est un apprentissage de la vie, comme celui de ses «collègues», ou s'il signifie autre chose,...": Federica Marino, "Les voyages de Nathanaël ou partir est un peu mourir", dans *Nathanaël pour compagnon*, Société Internationale d'Etudes Yourcenariennes, *Bulletin* n°12, Décembre 1993, Tours, p. 33.

pos le geste le plus emblématique et symbolique est celui par lequel il se libère de son manteau, lui, protestant, pour porter secours au jésuite mourant.

L'opposition avec Robinson accroché à ses caisses, à ses armes, à ses graines, se creuse davantage si l'on considère les réflexions de Nathanaël au sujet des indigènes qu'il rencontre sur son chemin, encore et toujours des hommes au-delà de leurs habitudes particulières. Au sein de la nature et de ses lois d'harmonie et d'équilibre, l'homme blanc fait bien piètre figure comparé aux quelques indigènes qui habitent l'Ile Perdue et dont Nathanaël "admirait l'endurance [...], la fermeté de leurs corps sombres et quasi nus, leur soin de ne prélever sur le gibier que le strict nécessaire pour apaiser leur faim, et leur dédain presque total des mille objets fabriqués que les blancs s'étaient âprement disputés après l'échouement de la *Thétys*" (OR 931).

Nathanaël est déjà sage, Robinson, lui, devra passer à travers les étapes d'un difficile parcours initiatique avant que le sauvage Vendredi ne devienne son frère, voire son maître, et ne lui ouvre les portes d'un monde insoupçonné. La rencontre avec l'indigène mettra fin à un équilibre artificiel, à une vie immobile qui commençait toutefois à donner quelques signes de précarité. Robinson a déjà approché une autre île qui se cache derrière Speranza et qui lui fait entrevoir une vie sensorielle jusqu'ici refoulée. Speranza dans un premier temps se laisse dominer mais se laisse aussi découvrir par l'entremise d'une connaissance non pas notionnelle mais perceptive. À travers un tunnel qu'il a découvert au fond d'une grotte, Robinson pénétrera l'intérieur de l'île en accomplissant un parcours difficile, par un boyau étroit. Le voyage prend l'allure du *regressus ad uterum*, voyage en arrière, lorsqu'il était enfant, porté dans le corps de sa mère. L'absence de lumière, le manque d'espace, l'impossibilité de mesurer le temps, autant d'éléments qui soulignent les similitudes entre ce séjour et les instants qui précèdent la naissance:

Peut-être s'endormit-il. Il n'aurait su le dire. Aussi bien la différence entre la veille et le sommeil était-elle très effacée dans l'état d'inexistence où il se

trouvait. Chaque fois qu'il demandait à sa mémoire de faire un effort pour tenter d'évaluer le temps écoulé depuis sa descente dans la grotte c'était toujours l'image de la clepsydre arrêtée qui se présentait avec une insistante monotonie à son esprit. (VLP 106)

L'île est devenue sa mère et sera aussi son épouse, leur union donnera naissance à de superbes mandragores. Robinson, fils de la terre, fait de terre, trouve dans ces amours telluriques une sexualité qui le comble, qui s'apparente à une nouvelle forme de connaissance, non plus rationnelle, où sujet et objet seraient distincts mais où ils se fondent; ce nouveau type de rapport qu'il instaure avec l'espace ne peut que mettre en discussion son activité dans l'île administrée:

L'île était couverte de champs de céréales et de légumes, la rizière allait donner bientôt sa première récolte, des hordes de chèvres domestiques se bousculaient dans les enclos, la grotte débordait de provisions qui auraient suffi à nourrir la population d'un village durant plusieurs années. Pourtant Robinson sentait toute son œuvre magnifique se vider inexorablement de son contenu. L'île administrée perdait son âme à propos de l'autre île, et devenait semblable à une énorme machine tournant à vide. (VLP 140)

Au moment où Robinson constate cette dichotomie entre le rapport qu'il a avec la terre qu'il a dominée et son union charnelle avec Speranza, qui fait d'eux des êtres semblables, de même nature, surgit dans la narration l'indigène Vendredi qui va accélérer le processus de transformation. Le premier réflexe de Robinson est bien entendu un sursaut de civilisation face à l'homme à la peau foncée, moitié noir, moitié indien; Vendredi devra apprendre, se plier au bon vouloir de son maître, être tantôt agriculteur, artisan, chasseur, mais aussi domestique en livrée: le soir il endosse une livrée de laquais et assure le service du dîner du "gouverneur". Mais tandis que les besognes souvent ingrates et absurdes qu'il doit accomplir n'affectent en rien l'équilibre du jeune sauvage, ami des plantes et des animaux, la présence même de Vendredi, ses gestes, son rire sonore fissurent lentement l'édifice des certitudes de l'homme occi-

dental qui semble trouver un fil de liaison entre la seconde île, celle qu'il aime, et l'harmonie entre les mondes que lui indique son serviteur.

Vendredi apparaît, à plusieurs reprises comme une menace pour l'île administrée, pour l'ordre excessif et immuable qui y règne. Certains gestes qu'il accomplit spontanément – comme par exemple l'assèchement d'une rizière – annoncent un événement qui aura l'effet d'un véritable cataclysme pour le monde apprivoisé de Robinson: Vendredi, surpris par Robinson en train de fumer le tabac de son maître, lance derrière lui sa pipe mettant ainsi le feu aux poudres et provoquant la destruction des réserves, des bâtiments, de l'univers laborieusement construit par les mains de l'homme blanc. Robinson est désormais les mains nues comme au premier jour lorsqu'il échoua sur la plage. Cette fois il n'a pourtant pas la tentation de l'abandon car Vendredi va lui montrer une voie nouvelle:

Un nouveau Robinson se débattait dans sa vieille peau et acceptait à l'avance de laisser crouler l'île administrée pour s'enfoncer à la suite d'un initiateur irresponsable dans une voie inconnue. (*VLP* p. 189)

Vendredi initie son maître à une sagesse qui se mesure en termes d'harmonie, de naturel, de spontané. Il lui apprend à goûter l'absence de contraintes, à aimer les jeux. La transformation est intérieure, mais extérieure aussi, son aspect change:

Il avait ainsi rajeuni d'une génération, et un coup d'œil au miroir lui révéla même [...] qu'il existait une ressemblance évidente entre son visage et celui de son compagnon (*VLP* 198).

Délivré du monde des objets, des attributs de son pouvoir, Robinson a pu donner libre cours aux tendances qui avaient déjà percé en lui dans les rapports qu'il avait noués avec l'île. Au cours d'un jeu auquel se livrent les deux hommes, ils mêlent leurs identités, l'homme blanc se barbouille de noir et devient Vendredi, l'homme noir prend entre ses mains la vieille ombrelle de son maître et fait

semblant d'être le gouverneur^[7]. Ce jeu symbolise bien que leurs vies sont confondues dans une même existence dont Vendredi avait la clef et qu'il a révélée à son compagnon. Robinson vit dans un temps nouveau où seul l'instant compte, dans un espace plein, rond et harmonieux, en totale symbiose avec les quatre éléments. Le vieux Robinson n'existe plus, il est mort en même temps que l'explosion de la grotte et il n'est point étonnant que l'insulaire refuse la possibilité du retour offerte par un bateau croisant au large de Speranza.

Robinson et Nathanaël se sont rapprochés grâce à Vendredi, apparemment en tous points leur contraire. L'Ile Speranza ressemble maintenant aux espaces insulaires rencontrés par le jeune protestant. Les limbes du Pacifique, un non-lieu, un pré-lieu, indéfini, difficilement situable, en tout cas jamais trouvé, dont la position géographique n'est pas démontrable, "l'antichambre du Paradis ou les préparatifs d'une ère nouvelle de civilisation", se superposent à l'Ile Frisonne, le dernier séjour insulaire de Nathanaël. Pour lui le cercle se ferme, il revient au petit morceau de terre flottant qu'il n'a fait, toute sa vie, que désirer. Puisqu'il sait maintenant, pour l'avoir appris à ses dépens sur la terre ferme, que le sentiment amoureux se défait comme neige au soleil, que la peinture et la musique ne sont peut-être que des artifices, que les livres et les mots dont il avait eu la chance de pénétrer quelque peu les mystères, en qualité de correcteur d'imprimerie, parlent d'un monde qui n'est pas celui que, lui, connaît. L'Ile Perdue avait fait fuir Nathanaël mais ce séjour l'a marqué plus qu'il n'y paraît; il a fait entrevoir la

[7] "Vendredi est en termes nietzschéens celui qui brise leurs tables des valeurs, le destructeur, le criminel, mais il est aussi le créateur. Il représente cet aspect positif du désordre sans lequel l'ordre devient mortifère [...]. Vendredi, l'enfant sauvage aux éclats de rire diabolique, apparaissant comme un maître, un initiateur, un dieu, Dionysos masqué en personne, entraîne dans un retournement général des valeurs, la réhabilitation du rire, du corps, de la nature, de l'enfance, qui n'apparaissent plus sous le signe diabolique mais affectés d'un coefficient positif, associés à la joie, à la plénitude de la vie": Arlette Bouloumié, "Inversion bénigne, inversion maligne" dans *Images et signes de Michel Tournier*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (1990), Paris, Gallimard, 1991, p 29-30.

possibilité d'une entente cosmique homme-nature-animal, a fait naître une nostalgie que le personnage portera toujours en lui jusqu'à son autre voyage, sur une autre île, le dernier cette fois^[8]. Il aborde donc lui aussi à l'île de non-retour, l'île tombeau, un lieu primordial où terre et mer se fondent au point que l'on ne sait distinguer où commence l'une et où s'achève l'autre.

L'île était si plate qu'on ne la découvrait que de très près. (OR 997)

La terre faite de sable acquiert le même mouvement ondoyant que l'eau, chaque élément est animé du même frisson. Nous assistons sur l'île frisonne à un processus de simplification. Le lieu se vide lentement des quelques habitants qu'il comptait, les scansionnements temporels utilisés jusque-là se font dérisoires:

Sans horloge (celle de la maisonnette ne fonctionnait plus), sans montre (il n'en avait jamais possédé), sans calendrier des bergers pendu au mur, le temps passait comme l'éclair ou durait toujours. (OR 1004)

Nathanaël accomplit encore toutefois régulièrement le geste qui consiste à cocher sur le bois la succession des jours. Il abandonne les horloges, il abandonne le langage, la parole qui ne sert plus à la communication mais se fait cri, cri de douleur, cri de désespoir ou plus simplement bruit. Le corps de Nathanaël commence à ressembler à l'élément liquide et fluide dont est faite l'île, "Le pire était cette toux clapotante, comme s'il portait en soi on ne sait quel marécage" (p. 1009). Le paysage qui l'entoure, lunaire, immatériel ne lui offre aucune prise sûre mais en choisissant de mourir étendu

[8] "L'île frisonne, à la fin de la nouvelle, reprend l'expérience de l'Île Perdue en la radicalisant, car il ne s'agit plus de lutter contre les éléments pour survivre, mais d'apprendre à mourir. Elle est décrite non plus en termes de roc, de résistance, mais de sable, et donne à lire une image de la dissolution virtuelle dans la mer, de la mort cosmique sur laquelle Nathanaël modèle sa vie." Bruno Tristmans, "Voix du savoir dans *Un homme obscur*. De Caillois à Yourcenar", dans *Nathanaël pour compagnon*, op. cit., p. 104.

au milieu des animaux et des plantes, Nathanaël souligne quelle est sa véritable place, lui aussi grain de sable à l'intérieur du cosmos. Il a inversé le schéma habituel des narrations qui mettent en scène la solitude d'un individu isolé du monde et coupé de ses semblables, les gestes qu'il accomplit sont à rebours de ceux qu'accomplissent habituellement les naufragés. Il passe en effet du calendrier à l'en-coche, du langage au cri puis au silence, de la demeure au sable, de la compagnie de ses semblables à l'absence de toute altérité, et surtout il sait son retour impossible. Dans cette inversion les deux personnages se rejoignent enfin, au point que la fin de Nathanaël, si Michel Tournier avait choisi de suivre son héros jusqu'au terme de son existence, pourrait être aussi la fin de Robinson dans les bras de son île.
